

## Introduction générale

Le verbe « acclimater », employé à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, possède une acception large et non exclusivement botanique. L'usage qu'en fait Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788) dans son *Histoire naturelle*<sup>1</sup> pour parler des *Bengalis* et des *Senegalis* : « ces oiseaux se transportent assez difficilement, et ne s'accoutument qu'avec peine à un autre climat ; mais une fois acclimatés, ils vivent jusqu'à six ou sept ans<sup>2</sup> » s'applique bien au règne animal. Au XVII<sup>e</sup> siècle, d'autres termes peuvent lui servir d'équivalent, c'est le cas des mots « transplanter<sup>3</sup> » et « naturaliser<sup>4</sup> ». Si le premier est le plus ancien, employé dès le XII<sup>e</sup> siècle sous la forme *tresplanter* (traduction du latin *transplantum*), le second est popularisé plus tardivement par Olivier de Serres dans son ouvrage *La Cueillette de la soye* paru en 1599 (usité ici pour le monde végétal). François Regourd ajoute à cette liste le terme « habituer<sup>5</sup> » employé dans le même sens que « naturaliser ». À défaut de souligner le déplacement, ce verbe insiste davantage sur l'adaptation à un nouvel environnement.

Pour l'historien Michael A. Osborne, l'acclimatation est un terme polysémique qui ne recouvre pas la même acception selon le lieu et la période étudiés<sup>6</sup>. Dans l'empire français, les jardins d'essais multiplient les expérimentations, cherchant à tester l'adaptabilité des espèces à naturaliser, tandis que dans l'empire britannique, l'acclimatation reste attachée au principe du respect de la latitude<sup>7</sup>. La théorie du climat qui se diffuse en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, par le biais des écrits de Montesquieu et de Buffon, colporte des préjugés issus des premières vagues de colonisation, comme l'ont mis en lumière les historiens Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher<sup>8</sup>. Le climat des zones tropicales est réputé humide et insalubre (les hommes y vivent à l'état sauvage, vulnérables à la tyrannie), tandis que celui tempéré de l'Europe favorise la justice, les arts et la civilisation. Comme le constate Christophe Bonneuil, durant le XIX<sup>e</sup> siècle, l'émergence du principe de variabilité des espèces n'a pas battu en brèche les théories issues

---

<sup>1</sup> *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*, parue entre 1749 et 1804, 36 volumes rédigés par Buffon et 8 autres par Bernard-Germain Lacépède (1756-1825) qui poursuit cette œuvre monumentale du XVIII<sup>e</sup> siècle après la mort de Buffon.

<sup>2</sup> Voir étymologie du mot « acclimater » sur [www.cnrtl.fr](http://www.cnrtl.fr), visité le 09/01/2019.

<sup>3</sup> Voir étymologie du mot « transplanter » sur [www.cnrtl.fr](http://www.cnrtl.fr), visité le 09/01/2019.

<sup>4</sup> Voir étymologie du mot « naturaliser » sur [www.cnrtl.fr](http://www.cnrtl.fr), visité le 09/01/2019.

<sup>5</sup> « Les termes “acclimater” et “acclimatation” ne furent guère employés avant les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle. On utilisait généralement les verbes “naturaliser” ou “habituer”. » dans François Regourd, « Maîtriser la nature : un enjeu colonial botanique et agronomique en Guyane et aux Antilles (XVII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles) » dans *Société française d'Histoire d'Outre-mer*, Paris, 1999, p. 49.

<sup>6</sup> Michael Osborne, « Acclimatizing the World: A History of the Paradigmatic Colonial Science », *Nature and Empire : Science and the Colonial Enterprise*, 2000, 01/vol. 15, University of Chicago, p. 135-151.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>8</sup> Ces préjugés sont par exemple présents dans *Historia General y natural de las Indias* de Gonzalo Fernández de Oviedo (1478-1557). Voir Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, *Les révoltés du ciel. Une histoire du changement climatique XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2020, 320 p.

du fixisme<sup>9</sup>. Au contraire, face aux épidémies (de choléra notamment) les thèses hygiénistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle réaffirment l'intangibilité des lois naturelles du climat<sup>10</sup>. À la croisée entre plusieurs champs d'étude, histoire environnementale, histoire coloniale et histoire des sciences, l'acclimatation invite l'historien à interroger différemment ses sources.

L'histoire environnementale offre en effet un angle de vue nouveau sur l'histoire de l'île de La Réunion. Pour Grégory Quenet, l'un des apports innovants de cette historiographie est d'autoriser la prise en compte d'« acteurs non humains<sup>11</sup> ». Cette histoire environnementale, à l'origine très américano-centrée<sup>12</sup>, reçoit une tardive reconnaissance en France par le biais des études impériales et postcoloniales. La contribution de l'historien Richard Hugh Grove, au début des années 1990, marque à cet égard un tournant. Son travail portant sur les colonies de l'Océan Indien au XVIII<sup>e</sup> siècle démontre que la pensée écologique moderne (aussi dite conservacionniste ou environnementaliste) n'est pas née aux États-Unis au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, mais un siècle plus tôt dans l'hémisphère sud<sup>13</sup>. Son histoire environnementale des Mascareignes, essentiellement centrée sur l'île de France (actuelle île Maurice), décrit ces îles tropicales comme édéniques, loin des idées reçues et des *topoi* climatiques énoncés plus haut. Les îles des Mascareignes sont présentées comme de véritables jardins paradisiaques, Grove rappelle d'ailleurs l'étymologie commune des mots « jardin » et « paradis » et la portée du fantasme orientaliste de l'Européen<sup>14</sup>. Concernant l'île Bourbon, les premiers récits de voyage, depuis longtemps compilés par Alfred Grandidier et Albert Lougnon, foisonnent d'occurrences associant la nature bourbonnaise à un « jardin d'Éden<sup>15</sup> ».

<sup>9</sup> Christophe Bonneuil & Mina Kleiche, *Du jardin d'essais colonial à la station expérimentale 1880-1930. Éléments pour une histoire du CIRAD*, Paris, CIRAD, 1993, p. 20-21.

<sup>10</sup> Michael Osborne, « Acclimatizing... art. cit. », *Nature and Empire... op. cit.*, p. 140.

<sup>11</sup> Grégory Quenet, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?*, Seyssel, Champ Vallon, 2014.

<sup>12</sup> Dont les plus connus sont Roderick Nash *Wilderness and the American Mind* (1967), William Cronon *Changes in the Land: Indians, Colonists, and the Ecology of New England* (1983), Richard White *Land Use, Environment, and Social Change: The Shaping of Island County* (1980). Voir Fabien Locher et Grégory Quenet, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 56-4, n°4, 2009, p. 7-38.

<sup>13</sup> Richard Hugh Grove, *Green imperialism. Colonial expansion, tropical islands Edens and the origins of environmentalism 1600-1860*, Cambridge University Press, 540 p.

<sup>14</sup> « Au cours du XV<sup>e</sup> siècle également, s'enracina la conception émergente, propre à la Renaissance, du jardin botanique en tant que lieu symbolique pour la recreation du Paradis, remplaçant les connotations plus simples des apothicaires des jardins d'herbes médiévaux. Ainsi, les Italiens (et peu de temps après, les Néerlandais, les Français et les Anglais) s'inspirèrent des modèles de jardins arabes, perses et moghols, incorporant structurellement les idées de *paradaeza* (désignant littéralement, en farsi ou iranien ancien, un jardin clos) associées, par exemple, aux jardins de Mésopotamie et d'Espagne mauresque. », dans Richard H. Grove, *Les îles du paradis. L'invention de l'écologie aux colonies 1660-1854*, suivi de Grégory Quenet *Protéger le jardin d'Éden*, Paris, coll. « Futurs antérieurs », Éd. La Découverte, 2013, p. 29.

<sup>15</sup> Les premiers voyageurs perçoivent l'île *Mascarenhas* comme un Éden originel : une « île enchantée », un « paradis terrestre » ou plus explicitement une « île-Éden ». La première expression entre guillemets est employée par Thomas Herbert en 1629, la seconde est usitée une première fois en 1666 par Carpeau du Saussay, puis en 1667 sous les plumes de trois auteurs : Jacques Ruelle, le Père Claude Guiart et l'abbé Carron. La dernière expression est attribuée à Henri Du Quesne en titre de son *Recueil de quelques mémoires servant d'instruction pour l'établissement de l'isle d'Éden* (1689), voir Albert Lougnon, *Sous le signe... op. cit.*, 2005, 285 p. N.-B. : Aussi

La prise de possession de l'île Bourbon et la mise en valeur des terres d'habitation concédées par la Compagnie française des Indes orientales aux premiers habitants de l'île racontent aussi tout un pan de l'histoire coloniale des Mascareignes. Dans ses recherches sur les Antilles françaises, François Regourd démontre la portée symbolique des premiers défrichés qui ont lieu lors des cérémonies de prise de possession<sup>16</sup>. L'entreprise coloniale façonne de nouveaux paysages. Pour Augustin Berque, passée l'étape de contemplation de la nature, la prise de conscience du paysage agit aussi comme un indicateur des interactions qui se jouent entre l'être humain et la nature, lesquelles produisent un nouvel environnement<sup>17</sup>.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la situation coloniale<sup>18</sup> organise les rapports encore rares entre être humain et nature. L'historiographie traditionnelle analyse généralement ce nouvel environnement au prisme de l'économie de plantation et du système de l'exclusif s'établissant au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec la culture du café<sup>19</sup>, puis au XIX<sup>e</sup> siècle lorsque la culture extensive de la canne à sucre<sup>20</sup> concentre les propriétés entre les mains d'une poignée de grands sucriers. L'économiste Hai Quan Ho propose d'ailleurs une lecture développementaliste de l'habitation, laquelle est vue comme une unité de production, qui au fil des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, et XIX<sup>e</sup> siècles poursuit sa modernisation et se transforme pour entrer dans l'économie capitaliste, en traversant différentes phases de développement (économie de cueillette, polyculture, monoculture)<sup>21</sup>. Cette histoire économique oublie les nombreuses contingences qui sous-tendent le modèle agricole de l'île. L'étude des plantes dites « utiles » acclimatées sur l'île permet de

---

faudrait-il ajouter que toutes ces expressions trouvaient leurs équivalents dans les écrits portugais du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>16</sup> François Regourd, « Maîtriser...*art. cit.* » dans *Société française d'...op. cit.*, p. 41-42.

<sup>17</sup> « Penser le rapport des sociétés à l'espace et à la nature exige, entre autres choses, de définir ce qu'est "la nature". Il n'y a, comme on sait, guère de notions qui prêtent autant aux passions, aux controverses et aux confusions. C'est qu'il est difficile, l'histoire des idées le prouve, de définir simplement le terme "nature" ; cela dans la mesure où il est difficile d'imaginer ce que serait le monde si l'homme n'était pas là pour le percevoir, le concevoir et l'aménager, bref pour le culturaliser. [...] La nature est en effet ce qui en soi n'a de sens ni *par* ni *pour* l'homme ; mais qui a un sens *dans* l'homme et *autour* de l'homme », dans Augustin Berque, *Médiance de milieux en paysages*, Montpellier, GIP-Reclus, 1991, p. 51.

<sup>18</sup> « Ce texte, longtemps oublié, fut remis à l'honneur dans les années 1990 par deux historiens américains, Frederick Cooper, spécialiste de l'Afrique coloniale et Ann Laura Stoler, anthropologue et spécialiste de Sumatra sous domination hollandaise », dans Isabelle Merle « "La situation coloniale" chez Georges Balandier. Relecture historique. », *Monde(s)*, 2013/2 n°4, p. 212.

<sup>19</sup> Claude Wanquet, « Le café à La Réunion une "civilisation disparue" », dans Claude Wanquet (dir.), *Fragments pour une histoire des économies et sociétés de plantation à La Réunion*. Saint-Denis, Publications de l'Université de La Réunion, 1988, 351 p., voir aussi Prosper Ève, *Histoire d'une renommée. L'aventure du caféier à Bourbon/La Réunion, des années 1710 à nos jours*, C.R.E.S.O.I. Océan Éd., 2006, 414 p.

<sup>20</sup> Pour les principaux travaux sur cette question : Sudel Fuma, *Mutations sociales et économiques dans une île à sucre : La Réunion au XIX<sup>e</sup> siècle*, thèse soutenue à Aix-Marseille 1, 1987, 2 vol., Jean-François Géraud, *Des habitations-sucreries aux usines sucrières, la « mise en sucre » de l'île Bourbon (1783-1848)*, thèse soutenue à Saint-Denis de La Réunion, 2002, Xavier Le Terrier, *Entre croissance et crise : l'agriculture cannière et l'industrie sucrière à La Réunion au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (1848-1914)*, thèse soutenue en 2008 à l'Université de La Réunion.

<sup>21</sup> Hai Quan Ho, *Contribution à l'histoire économique de l'île de La Réunion (1642-1848)*, Paris, L'Harmattan, 1998.

nuancer cette vision progressiste et linéaire tributaire du positivisme du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le préconise l'historien François Jarrige<sup>22</sup>.

L'acclimatation s'invite enfin sur le terrain de l'histoire des sciences. Le modèle agricole de l'île ne s'est pas tourné naturellement vers la monoculture. Administrateurs, scientifiques et sociétés savantes se sont questionnés sur les horizons agricoles les plus favorables à la colonie. Depuis le point de vue de la métropole, les recherches de James McClellan et de François Regourd désignent sous l'expression de « machine coloniale » l'important dispositif bureaucratique de l'administration tissé sous le règne de Louis XIV, où institutions privées et publiques, nationales et coloniales, se mêlent, correspondent, dialoguent et se perfectionnent mutuellement à un niveau scientifique jamais atteint par aucune autre nation concurrente<sup>23</sup>. Au sein de la colonie, l'acclimatation ne se résume pas aux seuls exploits de l'intendant Pierre Poivre (1719-1786) qui réussit la multiplication du giroflier et du muscadier à l'île de France en contournant le monopole hollandais. Avec la publication de son triptyque<sup>24</sup>, l'historienne Madeleine Ly-Tio-Fane avait déjà replacé l'œuvre de Poivre dans une entreprise plus large en reconsidérant le rôle de l'île Bourbon. Réseaux d'acteurs et lieux de savoirs<sup>25</sup> remettent en perspective les grands récits attribuant tous les mérites à l'homme de génie. Expérimentations au sein des jardins d'habitation, débats d'idées relayés par la presse, connaissances issues de l'histoire naturelle publiées au sein de sociétés savantes ou nouveaux savoirs agronomiques produits à l'intérieur des laboratoires de chimie..., en tous sens l'acclimatation se pense comme une science. En tant que telle, sa légitimité repose sur l'expertise et la validation d'une communauté de pairs. Dans ce domaine, l'étude de référence de Steven Shapin et Simon Schaffer analyse les logiques internes et les mises en scène qui se trouvent derrière tout paradigme scientifique<sup>26</sup>. Le point saillant de leur travail est de souligner les zones d'incertitude

<sup>22</sup> Emmanuel Fureix, François Jarrige, *La modernité désenchantée. Relire l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle français*. Paris, Éd. La Découverte, coll. « SH / Écritures de l'Histoire », 2015.

<sup>23</sup> « Concurrently, French science was institutionally and intellectually the strongest of any nation », dans James McClellan, François Regourd. « The Colonial Machine: French Science and Colonization in the Ancien Regime », dans *Nature and Empire: Science and the Colonial Enterprise*, Osiris, University of Chicago Press, 2001, 15 (31-50), p. 3.

<sup>24</sup> *Mauritius and the Spice Trade. The Odyssey of Pierre Poivre*, Port Louis Mauritius, Mauritius Archives Publication Fund n°4, 1958, *The Triumph of Jean Nicolas CÉRÉ and His Isle Bourbon Collaborators*, Mouton & Co., 1970, *Pierre Sonnerat, 1748-1814, An Account of His Life and Work*, Mauritius, Imprimerie et Papeterie Commerciale, 1976.

<sup>25</sup> L'expression « lieux de savoirs » s'entend ici dans le sens conceptuel de l'historien Christian Jacob : « Les sciences sont une forme de savoir parmi d'autres, même si la tradition occidentale notamment leur a donné un statut particulier. Nous les situons par rapport aux savoirs techniques, érudits, spirituels et pratiques. Les savoirs sont définis par leur pragmatique : ce sont des énoncés, des concepts, des manières de faire auxquels on reconnaît, dans un groupe situé dans l'espace et dans le temps, une efficacité et une autorité particulières pour donner sens au monde visible ou invisible, pour organiser la perception du temps et de l'espace, pour agir sur le vivant ou sur l'inerte. Ce qui fait de ces énoncés, de ces concepts ou de ces manières de faire des savoirs, c'est un consensus sur leur efficacité et leur autorité parmi un groupe d'acteurs plus ou moins étendu, de la communauté spécialisée à l'ensemble d'une société. Ce consensus est une variable culturelle, qui peut s'appuyer sur des régimes de vérité de portée plus ou moins localisée ou universelle. » dans Bertrand Müller, « Les lieux de savoir : un entretien avec Christian Jacob », *Genèses* 2009/3 (n° 76), p. 116-136.

<sup>26</sup> Steven Shapin & Simon Schaffer, *Leviathan and the air-pump: Hobbes, Boyle, and the experimental life*, Princeton University Press, 2011 (1<sup>re</sup> éd. 1985).

et les fragilités<sup>27</sup> de cette science en fabrication à travers une communauté de savants qui légitime son savoir dans l'articulation de « trois technologies : littéraire, matérielle et sociale<sup>28</sup> ». En France, ces sphères de validation du savoir sont déjà au centre de la réflexion de sociologues et philosophes comme Pierre Bourdieu<sup>29</sup> et Michel Foucault<sup>30</sup>, et sont davantage enseignées dans le champ universitaire par l'épistémologie. Cet enseignement prend souvent pour base les travaux de Thomas S. Kuhn relatifs au « changement de paradigme » à l'œuvre lors des révolutions scientifiques<sup>31</sup>. En France, l'historien des sciences Dominique Pestre fait la synthèse des apports de Shapin et de Schaffer dans ce qu'il conceptualise comme « une variété des régimes de validation des connaissances<sup>32</sup> ». Face à ce régime des savoirs à restituer, « le rôle de l'historien consiste alors à décoder et décrire ces cosmologies, puis à mettre en évidence

<sup>27</sup> « En premier lieu, une technologie littéraire, relevant de la figure rhétorique de l'*enargeia* – produire un effet : je vais décrire un événement auquel vous n'avez pas assisté, avec tant de détails et de telle manière que c'est comme si vous l'aviez vu. [...] Il y a par ailleurs dans le projet expérimental une "technologie" sociale. Il semblait important de recourir à des témoignages. Et on pouvait faire cela de diverses manières. D'abord, en faisant advenir l'événement devant les yeux de personnes qui s'accordaient sur ce qu'elles avaient vu. Il était d'ailleurs utile que ces yeux appartiennent à des gens dont on ne pouvait normalement songer à contester le témoignage. Aussi les hiérarchies et les codes sociaux furent-ils mobilisés pour rendre crédibles ces témoignages. [...] Enfin, il y a une "technologie matérielle", le dispositif, la technique instrumentale et son opérateur, sans lesquels on ne pourrait pas faire advenir les événements », dans Christelle Rabier et Aurélien Ruellet, « Les techniques de l'expérimentation. Entretien avec Simon Schaffer », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 16 | 2009, p. 265, mis en ligne le 20 mai 2011, consulté le 05 janvier 2013.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 265-266.

<sup>29</sup> Pour le sociologue Pierre Bourdieu (1930-2002), le processus de production d'une science ne peut se comprendre en dehors de ce qu'il nomme le « champ » scientifique, « c'est-à-dire l'univers dans lequel sont insérés les agents et les institutions qui produisent, reproduisent ou diffusent l'art, la littérature ou la science. Cet univers est un monde social comme les autres, mais qui obéit à des lois sociales plus ou moins spécifiques. Voir Pierre Bourdieu, *Les usages sociaux de la science. Pour une sociologie clinique du champ scientifique*, Paris, INRA, 1997, p. 14.

<sup>30</sup> L'importance du contexte social dans l'élaboration des savoirs est pleinement démontrée par les analyses de Michel Foucault (1926-1984), lesquelles soutiennent l'idée d'une « coconstitution des savoirs, des pouvoirs et des sujets », dans Christophe Bonneuil, Pierre-Benoît Joly, *Sciences techniques et société*, Paris, La Découverte, 2018 p.11. Voir aussi Michel Foucault, *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, 405 p., et *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

<sup>31</sup> En effet depuis les travaux de Thomas S. Kuhn, la sphère scientifique n'est plus perçue comme séparée du corps social, à la différence de la conception classique de Gaston Bachelard (1884-1962), d'Alexandre Koyré (1892-1964), de Karl Popper (1902-1994) ou de Robert Merton (1910-2003). Kuhn démontrait l'existence d'un socio-constructivisme dans l'élaboration des savoirs et insistait sur l'importance du rôle de la communauté scientifique dans la reconnaissance d'un changement de paradigme. Voir Thomas Samuel Kuhn, *La Révolution copernicienne*, (1<sup>re</sup> éd. 1957) Paris, Les Belles Lettres, 2016, et *La structure des révolutions scientifiques*, (2<sup>e</sup> éd. 1962) Paris, Flammarion, 1983, 284 p.

<sup>32</sup> « Shapin et Schaffer ont proposé en 1985 de parler de technologies matérielles, sociales et littéraires d'administration de la preuve. Les technologies matérielles ont été évoquées précédemment ; les technologies littéraires (ou rhétoriques) le seront rapidement par la suite. J'aborderai ici la question des règles sociales qui gouvernent l'établissement des faits scientifiques, les sociabilités qui rendent légitimes certaines pratiques et procédures et en invalident d'autres. À l'opposé du sens commun, cette historiographie part de l'hypothèse d'une variété des régimes de validation des connaissances, d'une possibilité d'historiciser radicalement les contextes sociaux de la preuve - et elle étudie leur efficace propre dans la fabrication des connaissances ». Voir Dominique Pestre, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 50<sup>e</sup> année, n°3, 1995, p. 508.

les conditions culturelles, politiques et sociales qui en ont gouverné la constitution<sup>33</sup> ». Dans cette perspective, nos recherches portent sur la production de connaissances issue de l'acclimatation, à travers ses formes institutionnelles tels que les jardins d'essais (étudiés par Christophe Bonneuil<sup>34</sup>), jusque sous ses formes les moins officielles. François Regourd parle de « jardins flottants<sup>35</sup> » pour se référer aux jardins d'habitation privés où se pratiquent et s'expérimentent de nouveaux savoirs. Par ailleurs, la science de l'acclimatation (ou de l'acclimatation) doit aussi s'entendre comme un savoir colonial ; elle devient alors un instrument de pouvoir (politique et scientifique) que l'on retrouve dans le sillage des travaux de Pierre Singaravélou<sup>36</sup> et d'Eric Jennings<sup>37</sup>. Jardins botaniques et stations agronomiques obéissent aussi à des dynamiques et des impératifs endogènes<sup>38</sup> et exogènes<sup>39</sup>, qu'il ne s'agit ni de surestimer ni de sous-estimer. Cette histoire environnementale de l'acclimatation n'est pas aussi apolitique qu'il y paraît, elle est aussi le reflet des rapports de force qui se jouent entre histoire positiviste, histoire impériale et histoire postcoloniale. Pussions-nous ici en rétablir les enjeux.

L'histoire de l'acclimatation que nous proposons se décline en trois parties thématiques subdivisées en une somme de neuf chapitres. La première partie interroge les représentations de la nature émanant des premières implantations humaines qui organisent et structurent un nouvel environnement colonial. Le premier chapitre se consacre aux imaginaires qui projettent

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 490.

<sup>34</sup> Christophe Bonneuil, *Mettre en ordre et discipliner les tropiques : Les sciences du végétal dans l'empire français, 1870-1940*, thèse présentée à l'Université de Paris VII, le 30 mai 1997.

<sup>35</sup> « Pourtant, l'histoire des transferts de plantes et, surtout, de leur acclimatation réussie – diffusion sur les plantations des habitants et valorisation effective – ne saurait se résumer à celle des jardins coloniaux institutionnalisés, si importants soient-ils. D'autres jardins, en effet, relaient cette structure institutionnelle élémentaire, et en assurent finalement le succès. [...] La plupart des cas d'acclimatation dans les colonies précèdent d'ailleurs l'implantation des jardins royaux, et ces pratiques privées continuent jusqu'à la fin de l'Ancien Régime », dans François Regourd, *Sciences et colonisation sous l'Ancien Régime le cas de la Guyane et des Antilles françaises (XVII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles)*, thèse soutenue à l'Université de Bordeaux III en décembre 2000, p. 470-476.

<sup>36</sup> Pierre Singaravélou, *Professer l'empire. Les « sciences coloniales » en France sous la III<sup>e</sup> République*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, p. 29. N.-B. : Pierre Singaravélou s'inscrit dans une historiographie française marquée par les études d'Emmanuelle Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Ed. de l'EHESS, 2002, Marie-Albane de Suremain, *L'Afrique en revues, le discours africaniste français, des sciences coloniales aux sciences sociales (anthropologie, ethnologie, géographie humaines, sociologie), 1919-1946*, université Paris 7, 2001, Isabelle Surun, *Dévoiler l'Afrique. L'exploration comme entreprise de savoir : Afrique occidentale, 1780-1880*, EHESS, 2003.

<sup>37</sup> Eric Jennings, *À la cure, les coloniaux ! Thermalisme, climatisme et colonisation française, 1830-1962*, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

<sup>38</sup> Les jardins coloniaux jouent aussi le rôle de pépinières locales avec pour objectif de distribuer gratuitement des plantes utiles aux habitants des colonies, voir Hélène Blais, « Pépinières coloniales : de la valeur des plantes des jardins botaniques au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 2019/3 (n°66-3), p. 81-102.

<sup>39</sup> Les jardins coloniaux et les stations agronomiques sont souvent étudiés à l'aune de leur vocation impérialiste (cf. Christophe Bonneuil, *Des savants pour l'empire. La structuration des recherches scientifiques coloniales au temps de « la mise en valeur des colonies françaises » 1917-1945*, Paris, ORSTOM Éd., 1991). La compétition entre grandes puissances européennes a pu aussi jouer le rôle de moteur dans leur activité scientifique. Voir Nathalie Jas, *Au carrefour de la chimie et de l'agriculture : Les sciences agronomiques en France et en Allemagne, 1840-1914*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2000.

sur cette nature des représentations parfois contradictoires, partagées entre une vision du désordre qu'il est alors coutume d'attribuer aux zones tropicales (*locus horribilis*) et l'heureuse expérience d'une nature harmonieuse (*locus amoenus*). Le chapitre deux rend compte de la prise de conscience de la finitude des ressources de cet environnement insulaire en passant à la loupe les mesures de protection de la faune et de la flore précocément envisagées par l'administration locale. Cet environnement n'est cependant pas encore pensé comme un écosystème aux nombreuses interactions (hybridation, communautés végétales, mutualisme, espèces sympatriques, etc.). Au risque de tomber dans le piège d'une lecture téléologique de l'histoire, ce chapitre élargit la focale au-delà des limites chronologiques de notre étude pour rappeler que ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle que des mesures de préservation ciblent la protection de la biodiversité et l'endémisme de la flore réunionnaise. Le chapitre trois s'intéresse à la mise en place d'un nouveau maillage issu des structures du régime foncier (habitations, quartiers, réserves domaniales, etc.) qui organise et trace les limites administratives du pouvoir colonial et façonne par là même les paysages de l'île. Les lignes qui distinguent spatialement les quartiers des réserves domaniales ont pour effet de séparer deux mondes, celui des hommes (dédié à l'agriculture et à l'élevage) et celui de la nature (les zones de chasses protégées où se reproduit le gibier).

La deuxième partie choisit de soulever les contradictions profondément ancrées du modèle agricole de la colonie. Le chapitre quatre remet ainsi en cause la lecture développementaliste de l'économie agricole, laquelle présente trop systématiquement l'économie de plantation comme une étape indispensable à la modernisation de l'île en évacuant la permanence des cultures vivrières (tandis que parmi les premières espèces acclimatées, bon nombre devaient reproduire le régime alimentaire européen). Pour sa part, le chapitre cinq rend compte des effets de contingence qui empêchent de tomber dans une lecture trop linéaire du progrès agricole et porte son attention sur la fonction d'« île-grenier » que remplit l'île Bourbon pour sécuriser l'économie de guerre de l'île de France durant la période royale. Le chapitre six traite plus spécifiquement des effets de la politique de l'intendant Pierre Poivre en matière d'introduction d'arbres à épices dans les Mascareignes ainsi que ses projets d'embellissement visant à réintroduire des arbres et de l'ombrage dans les emplacements urbains ayant perdu toute fonction agricole.

La troisième partie étudie l'acclimatation, non plus comme un simple enjeu agricole d'introduction et de multiplication de plantes utiles, mais comme une science pouvant aider à créer les conditions de la prospérité dans la colonie. Le chapitre sept s'intéresse à l'état des savoirs de Joseph Hubert, un naturaliste autodidacte né à Saint-Benoît et collaborateur de Nicolas Céré (successeur de Pierre Poivre au Jardin du roi à l'île de France), et au régime de production des savoirs qu'il mobilise pour nourrir sa conception scientifique de l'acclimatation. Le chapitre huit se propose de restituer l'évolution des savoirs naturalistes locaux, lesquels enrichissent la science de l'acclimatation de nouveaux apports théoriques. Ces nouvelles connaissances sont débattues au sein de sociétés savantes locales qui tentent de résoudre les inexplicables crises agricoles dues à la supposée « dégénérescence » des cultures de café et de canne à sucre. Enfin, le chapitre neuf commente l'activité scientifique de la station agronomique et montre l'importance que prend cette institution sur le Jardin colonial (qui incluait le

Muséum d'histoire naturelle) considéré jusque-là comme le principal centre du savoir académique de la colonie.